

TEMPERATURE

Du 9 janvier 1902.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P.M., and 8 P.M.

Carnet Carnavalesque.

Dates des bals de la saison: Comus, 10 janvier. Equipe de Kerfe, 13 janvier. Palastians, 22 janvier. Mitras, 27 janvier. Memus, 6 février. Protée, 10 février. Rex, 11 février. Comus, 11 février.

Le Problème Cubain

Depuis quelques mois, notamment depuis l'entrée de M. Roosevelt à la Maison Blanche, d'honnêtes politiciens, animés d'excellentes intentions et éprouvant pour la Louisiane une sincère sympathie, ont essayé d'apaiser les alarmes que suscitait chez nous la question cubaine.

Ces braves gens-là se trompaient grossièrement. Au moment même où ils nous rassuraient sur les intentions du gouvernement de Washington, ce gouvernement réglait l'affaire en faveur des Cubains et au détriment de la Louisiane; il travaillait le Sénat, naturellement protectionniste, pour en convertir les membres récalcitrants au système de réciprocité, presque au libre échange.

Un moment où M. Roosevelt parlait vaguement, comme d'une chose possible de la réduction de cinquante pour cent sur les sucres de Cuba, cette réduction était pratiquement accordée. Le général Wood, gouverneur militaire de Cuba, avait, au nom du gouvernement et du Président, promis la réduction en question.

L'affaire, comme on le voit, était parfaitement réglée. Seulement, il y a trois mois, nous ignorions toutes ces choses, ou nous ne les connaissions qu'à l'état vague de projet.

Il y a pu encore, si nous étions bien informés, il devait exister un projet de loi spécial, tout élaboré et prêt à être présenté à la prochaine session favorable, et le plus tôt possible. On est pressé d'en finir en haut lieu. Il faut précipiter les choses. Il est impossible de régler quoi que ce soit d'un caractère général et permanent, avant que le gouvernement de Cuba ne soit organisé et puisse fonctionner régulièrement.

Cela prendra du temps, beaucoup de temps, peut-être même jusqu'à la fin de l'été. Or, à Washington, on ne peut se résigner à une aussi longue attente, une

bonne petite loi spéciale, comme on nous l'avait annoncée, sera présentée au Congrès qui la votera et l'affaire sera ainsi bâclée rapidement.

En attendant, l'administration travaille activement; elle fait chaque jour de nouvelles recrues qui vont peu à peu lui assurer une bonne majorité dans le Sénat. Elle va sans aucun doute se heurter contre de vives oppositions; elle les laissera dire et faire, sûre de l'emporter, au grand jour du scrutin.

Les journaux prennent, chaque matin, grand soin de nous avertir de ce qui se passe et ces nouvelles sont bien décourageantes. Telle est la situation fort triste, et c'étaient ces Etats qui cultivent la betterave, l'avenir de notre industrie serait perdu.

UN HEUREUX CHOIX.

La nouvelle de la nomination de M. Henri G. Hester pour combler le vide créé au sein de la Commission du Drainage par la mort de M. A. Maginnis, sera accueillie avec faveur par notre communauté entière.

Depuis plusieurs jours, la curiosité publique était vivement piquée. On se demandait quel pouvait bien être l'homme qui serait appelé à remplir les difficiles fonctions de Commissaire du Drainage, fonctions exigeant en même temps qu'une compétence spéciale, une très grande élévation de caractère. Le choix, nous sommes heureux de le dire, a été fait par le maire, avec cette sagesse qui le caractérise.

Le citoyen qui désormais remplacera M. Maginnis, est à la hauteur de la tâche qui lui est confiée; il saura en toutes circonstances sauvegarder les intérêts de la municipalité.

M. Hester est le secrétaire estimé de notre Bourgeois Cotton depuis de longues années. Bien que s'intéressant à la chose publique, jamais ne s'est mêlé à la politique; il n'est donc pas un nourrisson. C'est peut-être ce qui, aux yeux du Maire, le rendait éminemment propre aux fonctions qui lui ont été offertes et qu'il a acceptées, en adressant au premier magistrat de notre municipalité une lettre charmante, le remerciant de l'honneur qu'il lui fait, et lui donnant l'assurance que tous ses efforts tendront à se montrer digne d'un pareil honneur.

Ce n'est pas qu'à la Nouvelle-Orléans que la nouvelle de cette nomination a été favorablement accueillie, car déjà hier soir, le Maire recevait du gouverneur un télégramme de félicitation.

La famille impériale d'Allemagne.

Cette année, la famille impériale d'Allemagne n'habitera pas le château de Berlin; elle s'installera, après le jour de l'Année, dans le château de Potsdam, voisin de la gare, où elle a déjà logé au retour du voyage de Jérusalem.

Les appartements privés sont les pièces faisant suite aux salons de gala dont les tableaux, meubles et tapisseries, figurèrent à l'Exposition de 1900. L'Empereur occupera la chambre où Napoléon Ier a couché. L'Impératrice ramène de retourner à Abbazia où elle a déjà fait, il y a quelques années, un séjour qui ne lui a pas réussi. Actuellement elle va mieux et se montre en public, mais il se pourrait qu'au printemps un changement d'air dans un climat plus doux fût nécessaire.

HENRY FOUQUIER.

Nous avons annoncé à l'époque la mort de M. Henry Fouquier et avons publié sa biographie. On lira avec intérêt les lignes que le "Figaro" consacre à son regretté collaborateur.

La mort est dure pour notre maison, et nous pouvons tristement répéter le mot si mélancolique qui fut dit par un ami par la tombe d'un autre ami: "Hélas! y a quelques jours à peine, nous enterrions Saint-Albin, et aujourd'hui c'est à Henry Fouquier qu'il nous faut dire adieu!" Cet ami très cher, ce collaborateur éminent entre tous a disparu, et il n'est pas un journaliste qui n'ait éprouvé comme une sorte de deuil professionnel; il n'est pas un confrère qui ne saluera en lui à la fois un maître et un camarade. Il est mort hier matin, en ce jour de Noël qui est pourtant un jour de joie et de fête, et où il semblait que la mort pourrait prendre elle-même un peu de repos.

Fouquier avait été subitement atteint d'un mal très grave, et bien des gens dans Paris apprendront en même temps sa maladie et sa fin si rapide. On jugea qu'une opération chirurgicale s'imposait sans retard, et le docteur Segond y procéda sur l'heure dans des conditions qui auraient dû être couronnées d'un plein succès si la science d'un haut et le dévouement le plus affectueux suffisaient à conjurer le sort inexorable.

Un instant, on put croire que Fouquier était sauvé. Mais le mal fut le plus fort et après quelques alternatives d'espoir et de découragement bien cruelles pour ceux qui l'entouraient, notre malheureux ami s'est éteint en pleine connaissance, et presque sans souffrir, au milieu des siens. Il y avait huit ou dix jours au plus qu'il nous avait donné son dernier article, et la destinée, en cela, lui a été relativement douce. Elle a conduit presque sans transition ce rude travailleur de sa table de travail à son lit de mort. Elle lui a épargné les semaines et les mois d'impuissance et d'abattement, la lente et douloureuse agonie qui, chez des hommes de cette intelligence et de cette activité, est cent fois pire que la mort.

Henry Fouquier était né en 1838. Il était donc encore loin d'être au bout de sa tâche, mais il avait déjà bien rempli sa vie. Peu d'hommes, dans notre profession si souvent calomniée et que relèvent de tels exemples, ont donné une telle somme de travail et accompli un si prodigieux effort. En plus de quarante années de journalisme, Fouquier a abordé tous les genres, traité tous les sujets et collaboré à presque tous les journaux. Il menait de front, avec une incomparable maîtrise, la chronique, l'article politique, la critique littéraire ou dramatique, les études d'art ou d'histoire, et même la conférence, qui est encore une des formes du journalisme.

Il écrivait parfois, à l'étonnement et à l'admiration de tous ses confrères, jusqu'à quatre et cinq articles par jour. Et il faut l'avoir vu travailler, il faut avoir vu sa plume courir sur le papier sans ratures, aller toujours droit devant elle, au hasard d'une improvisation impeccable, pour savoir quels dons merveilleux possédait Henry Fouquier, quel tour d'esprit, quelle facilité, quelle force et quelle légèreté à la fois animaient ce maître journaliste qu'on a appelé un Athénien et qui était, ce qui vaut

mieux encore, un délicieux Français de la bonne terre de France, né sous le beau soleil et dans l'air pur du Midi, bercé dans son enfance par le chant des cigales, et grandi sous cet ardent ciel bleu de la Provence dont il semblait que ses écrits éussent toujours gardé la chaleur et la lumière.

Ses écrits, et aussi ses paroles qui étaient toujours empreintes d'une aimable indulgence et d'une cordiale philosophie. Nous croyons le revoir encore, dans notre salle de rédaction, avec ses yeux spirituels et fins qui étaient toujours ceux d'un jeune homme, et sa longue barbe argentée qui était déjà celle d'un sage. Il arrivait parfois au milieu des discussions les plus vives, et s'il prenait part, c'était pour le tempérer de quelque mot apaisant, de quelque réflexion doucement sceptique. Il avait toujours à point une intéressante anecdote ou un souvenir instructif, car ayant énormément appris et ayant énormément retenu, et c'est ce qui lui permettait d'être toujours prêt sur tous les sujets et de toucher à tout avec une égale compétence.

C'est par là, c'est par cette rare puissance faite de savoir et d'assimilation qu'Henry Fouquier a été véritablement un des grands journalistes de ce temps, et le plus complet, assurément, que l'on ait pu voir. Ce n'est pas tout en effet que de savoir écrire et même écrire remarquablement; on peut être un éminent écrivain et un fort médiocre journaliste, et le lecteur, qui ne juge que le travail accompli, ne se doute certainement pas de la hâte, de la fièvre même que parfois il comporte. On ne s'est probablement jamais dit, dans le public, on ne s'est jamais aperçu que telle chronique de Fouquier, parmi ses plus brillantes, avait été écrite entre une conférence qu'il venait de faire à l'Odéon et une première représentation à laquelle il allait assister pour en donner ensuite le compte rendu très rapide mais toujours magistral.

Ce sont ces extraordinaires qualités professionnelles, c'est cette existence de labeur incessant et d'admirable fécondité intellectuelle qui assurent au nom de Fouquier une place durable dans les lettres. Sur sa tombe on pourrait mettre simplement: "C'git un journaliste." Il fut cependant, à de certains moments, autre chose dans sa vie. Il lui arriva d'être préfet, d'être député. Mais tout cela ne compte guère à ses yeux, et il ne fit ces très rares infidélités à la presse que parce qu'il estimait qu'un philosophe doit tout voir et qu'on se parle vraiment bien que des choses qu'on a pu connaître et des milieux que l'on a traversés.

Son passage dans l'administration et à la Chambre nous a valu quelques-uns de ses plus charmants articles. Il aimait à raconter son unique apparition à la tribune, son débat oratoire bien digne d'un homme de lettres, car il venait défendre la liberté du théâtre attaquée par l'interdiction de "Thermidor". Fouquier, qui fut toute sa vie un libéral et un tolérant, croyait défendre là une cause gagnée d'avance. On le fit bien vite revenir de ses illusions, et il put constater que les lettres et la politique, quoique voisinant souvent, ne font pas toujours très bon ménage.

Fouquier ne garda de cette déconvenue aucune amertume, et il en parla toujours avec une bonne humeur souriante. Il n'était du reste pas l'homme des amertumes et des découragements, et c'est encore là un des côtés par où il mérite d'être offert en exemple à ceux qu'il

laisse dans la carrière, et surtout aux jeunes qui trouvaient toujours en lui, en même temps qu'un très bienveillant confrère, un des représentants, un des gardiens pourrions dire, de ces traditions de courtoisie, de cordialité, de bonne confraternité qui, dans notre profession de journaliste, étaient autrefois la règle, et qui tendent malheureusement à devenir l'exception.

Henry Fouquier avait infiniment d'esprit, et il aurait donc pu, à son aise, être méchant, car c'est là l'esprit le plus facile. Il préférait n'employer cet esprit-là que lorsqu'il l'y forçait, et il prouva ainsi plus d'une fois que la polémique lui était aussi familière que toute autre forme du journalisme. Il connaissait cette écriture spéciale, mais il s'en servait pour riposter, jamais pour attaquer. Son tempérament d'artiste l'éloignait tout naturellement des violences et même des vivacités. Il ne croyait pas que, pour être justes, les jugements que l'on porte sur les hommes et sur les choses doivent nécessairement être sévères. Ce n'était pas un pessimiste, et quand il lui arrivait de redresser des torts ou de châtier des mœurs, il le faisait en riant, au pis aller en souriant, suivant la bonne formule des grands aînés, des maîtres de l'esprit français, dont il descendait en droite ligne.

La mort laissera un grand vide qu'il est déjà facile d'apprécier à l'émotion profonde qui partout, dans le monde de la presse, des lettres, des arts et du théâtre, a accueilli la douloureuse nouvelle. Nulle part plus qu'en notre Maison ce vido ne sera ressenti, car ce n'est pas seulement un collaborateur éminent que nous perdons, c'est aussi un fidèle ami, un cœur charmant, le meilleur et le plus dévoué des camarades. C'est pour nous tous, vieux et jeunes, un grand chagrin de nous dire que ce sourire s'est éteint et que cette figure si aimable a disparu. Et notre douleur familiale se double encore de celle qu'éprouvent au chevet de notre pauvre ami mort ceux qui l'aimaient et qui aimait si tendrement, sa femme, ses enfants, toute une famille heureuse et unie, que ce coup, subit vient frapper si cruellement à l'heure des épanchements et des souhaits.

Fouquier, en s'en allant, a vu tous les siens autour de lui. Il a pu, si l'image de la mort s'est offerte à ses yeux, mesurer, comme en une consolation suprême, le chemin parcouru, la route laborieusement accomplie depuis le jour où, attiré vers Paris, comme tant d'autres, il quittait le logis paternel avec sa plume pour tout bagage. Il s'est bien vite fait un nom célèbre et une joie plus grande encore à la vue de ses enfants se montrer dignes de son nom et à ajouter par leur talent, par leur esprit ou par leur grâce. Ses yeux perdus dans les derniers brouillards ont eu du moins cette vision réconfortante. Et ce charmant esprit, ce doux philosophe, indulgent même à la mort, se sera endormi en paix comme un bon ouvrier, content de lui, qui voit venir sans crainte le soir de sa journée....

LE FIGARO.

Les derniers moments.

C'est, on s'en souvient, dans la journée de samedi que notre éminent collaborateur, terrassé par le mal, avait dû entrer dans la maison de santé du docteur Defaut, pour y subir une grave opération intestinale jugée indispensable et d'extrême urgence. Cette opération fut pratiquée dès samedi soir par les soins du

THEATRE DE L'OPERA.

La première de Mignon. En écrivant ce sous-titre, le premier de Mignon, nous entendons la première de cette année, car l'opéra d'Ambronse Thomas est un des meilleurs connus, des plus populaires à la Nouvelle-Orléans.

Bien des artistes qui nous ont laissés d'excellents souvenirs, ont chanté ce rôle de Mignon. Le personnage de Mignone est, on le sait, une création de Goethe, emprunté "Aux années de voyages de Wilhelm Meister" dont il conte un touchant épisode. Mignone n'a plus de mère; celle-ci a perdu la raison et meurt. La pauvre enfant, qui souffre de la faim, est sauvée par des danseurs de corde qui lui enseignent leur métier et l'exploitent. Un jeune homme de haute naissance, Wilhelm Meister, possédant une belle fortune et assailli d'aventures galantes, traverse l'Allemagne.

Le plus heureux des hasards le met en présence de la pauvre créature dont la triste histoire l'attire.

Il s'intéresse à Mignone et la sous-trait aux mauvais traitements que lui font subir les gens tirant profit de ses petits talents. Mignone entre s'attache à son nouveau maître et finit par l'aimer en femme passionnée. Ambronse Thomas a écrit sa musique en une heure d'inspiration car il fallait à ce poème charmant une musique d'une mélodie pénétrante. Avant que l'orchestre ait fait entendre ses premiers accords, le régisseur en vint solliciter l'indulgence du public. Par avait été subitement privé d'une aphonie et s'agitait dans l'impossibilité de chanter le rôle qui lui avait été assigné celui de Wilhelm Meister. Cependant, Mignone sera chantée, a dit le régisseur, M. Quesia ayant consenti avec une obligeance extrême à remplacer M. Raz.

M. Quesia, bien que prévenu à l'origine, a donc chanté l'important rôle, et de très heureuse façon, nous l'assurons, car bien qu'il l'eût chanté avec succès dans d'autres scènes, il lui fallait de la hardiesse pour se présenter devant notre parterre sans y être préparé.

M. Quesia a dit avec style, avec goût, la jolie romance "Adieu, Mignone, courage!" et cette autre où la phrase est large, inspirée: "Elle croyait pas dans sa candeur naïve." Mlle Laya dont le talent est simple, versatile, se pliant à toutes les exigences de l'art, et figurant au premier rang de la troupe, a été la créatrice de l'opéra-comique que dans celui de l'oprette, nous a donné une Mignone des plus poétiques. Elle comprend si bien ce personnage complexe, qu'elle en fait ressortir toutes les nuances, toutes les oppositions ainsi que toutes les étrangetés, car Mignone est un mélange singulier de naïveté et de profondeur, de réflexion et d'imaginaire.

Elle a dit avec une émotion poignante, une poésie exquise, sa chanson du premier acte: "Connaissez-vous... chanson où la naïveté enfante des expressions vagues regrets et de souvenirs confus."

L'interprétation du rôle de Lechard ne pouvait être confiée à un meilleur artiste que M. Bouxmann. Il nous a donné le douloureux spectacle d'un vieillard dont la raison est ébranlée par la mort de sa femme et la perte de sa fille, et qui s'en va errant à l'aventure à la recherche de celle-ci dont l'image le hante vivante dans la mémoire. L'affiche porte pour demain soir "Guillaume Tell, le chef-d'œuvre de Rossini, qu'a chanté M. Duc avec un retentissant succès sur les premières scènes du monde; pour dimanche en matinée, "Aida, et le soir, "La Jolie Portuquoise."

Il nous est particulièrement agréable d'annoncer que mercredi prochain, une représentation sera donnée au bénéfice d'un artiste qui tous nous admirons, d'un homme que tous nous estimons, M. Bouxmann.

Le public de la Nouvelle-Orléans connaît M. Bouxmann depuis de nombreuses années, et mettra à profit la soirée de mercredi pour lui donner un éclatant témoignage de sa haute appréciation. Jamais ne nous est venu un artiste aussi complet que l'artiste bénéficiaire de bien-être. A sa parfaite connaissance de cet art qui lui a valu une bien brillante carrière, s'ajoutent une voix remarquable et une précieuse expérience dans le rôle de l'artiste intelligent qui par excellence qui, avant de personifier ses rôles, les étudie, le fouille, et se livrant sans cesse à

racontant ses campagnes, sa vie militaire au Tonkin, faisant un brin de philosophie naïve, cherchant à développer les bons instincts du gargonnet et à lui égarer des perspectives sur la vie.

—Ecoutez moi bien, mon enfant, lui disait-il souvent.... Je ne suis pas un professeur de morale, mais j'ai vu beaucoup de choses et je puis te donner de bons conseils. Avant tout, Toinet, n'oublie pas que l'homme a une tâche sur la terre: celle de travailler. Le travail, voilà le clef qui ouvre toutes les portes de la vie.... —J'aime bien le travail, mon oncle. —Je le sais, gamin. Mais faut persévérer dans cette voie. Par là, on peut arriver à tout; si bien-être, au contentement; si bien-être, au festime des autres. Quand on travaille, on est heureux, on oublie les petites misères de l'existence, on devient meilleur, on s'élevé.... Tu comprends, Toinet? —Oui, mon oncle, lorsque fais mes calculs ou mes analyses le temps passe vite et je suis content quand j'ai fini. —A la bonne heure! C'est satisfaction du devoir accompli. Voilà comme on devient un honnête homme.... Tonté là.... Reste dans ces idées. Toinet, la récompense ne saurait te manquer.... Et plus tard quand tu seras soldat.... —C'est vrai, pas vrai? —Oh! oui, comme vous, on

ne devait pas le connaître. —Oui, pour Sidonie, il semblerait que cela: le respect dû à la mémoire de la défunte le commandait. La tendresse tutélaire vouée à la fillette était d'autant plus vive et plus forte qu'elle ne pouvait se traduire sans sa vraie forme, ni pour Sidonie, ni pour personne.

Il en savait la douceur parfois mêlée d'amertume.... Combien de fois eût-il envie de crier: —Appelle-moi, papa, mon enfant! Je suis ton père.... Mais elle lui disait si gentiment: "Mon oncle!" Pourquoi demander à un autre mot ce que le cœur donnait si bien?

Sidonie resterait sa nièce aux yeux de tous, sa fille pour lui-même et pour lui seul.... Elle était sienne, cela suffisait! Il goûtait un vrai bonheur, chaque soir, en fumant sa pipe, tandis que la fillette lui lisait le "Petit Journal" et que Toinet s'absorbait dans ses devoirs d'écriture.

Ce petit-là, il l'aimait bien aussi, le vieux sous-officier. Il s'intéressait à ses travaux d'enfant. Il dirigeait ses premières études et avait pour ambition de le guider sur le chemin du bien et de l'honneur. Chaque soir, les devoirs terminés, il prunait sur ses genoux Porpeth et causait avec lui,

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

MARJOLAINE.

Par Georges Spitzmuller.

DEUXIEME PARTIE.

OEURS EN DETRESSE.

III LE RETOUR.

Suite.

Se dominant, il reprit:

—Dorénavant, tu seras... ma fille... Veu-tu?... —Oh! oui, de tout mon cœur. —Et tu m'aimeras... comme un père, n'est-ce pas? —Mon oncle!" pensa Brouquet.... Je dois rester un oncle pour elle.... Et de nouvelles larmes brillèrent dans les yeux du vieux soldat. Il ajouta: —Je vais habiter Paris.... Je vous y amènerai, et nous vivrons tranquilles là-bas.... N'est-ce pas, Toinet?

Le petit qui, inconscient du malheur, jouait avec Marjolaine, s'approcha de l'ex-adjutant, et grimpa sur ses genoux: —Je veux bien, moi. Tu seras mon papa aussi, hein, oncle Firmin?

Gentiment, il entourait de ses bras le cou de l'ancien militaire. —Et moi, monsieur, dit timidement Marjolaine, vous m'aimerez aussi, puisque maman Toinet est partie?... —Oui, ma mignonne. Mais toi, tu vas retrouver ta mère. Nous attendrons sa prochaine visite, et je te remettrai entre ses mains. Tu ne seras ni isolée ni abandonnée.

—Oui, mais alors, il faudra quitter Sido et Toinet, ne plus les voir, ni jouer avec eux?... Je ne veux pas, moi!....

Toinet s'était élané près de la petite et, lui prenant la main, semblait affirmer sa protection indispensable. —Pauvre créature! dit Brouquet. Tu as du cœur et de la reconnaissance, mais tu ne nous appartiens pas. Ta mère décidera.

Quelques jours après, en effet, Manola vint faire sa visite habituelle. L'Andalouse fut profondément contrariée de la mort de Toinet. Puisque Firmin allait partir à Paris avec ses neveux, que ferait-elle de Marjolaine?

Le sous-officier ne pouvait se charger d'un troisième enfant.... Où placer alors la fillette pour éviter qu'elle vint dans le repaire de Gentilly livrer à Monsieur le secret de sa naissance? La Môme Champignon pleura beaucoup. Elle partit, désolée et songeuse, ne voulant pas prendre de décision avant d'avoir vu Misériès.

De suite, celui-ci parla de mettre Marjolaine à l'hospice des Enfants-Assistés. La petite serait casée pour longtemps peut-être.... Manola pourrait être tranquille. Nous avons vu la Môme refuser d'abord, puis accepter ensuite la proposition de l'anarchiste en chef.

Elle revint le lendemain faire ses adieux auvres à la pauvre et, le soir même, on fut chercher la petite qui vint chercher la

mignonne créature. Il l'emmena, malgré les pleurs et le chagrin de Sidonie et de Toinet, malgré aussi le désespoir de la petite que l'on arrachait à sa mère, à sa seule famille.

Misériès l'emporta dans la nuit, sous la pluie, choses propices à son infernal dessein. Nous avons vu le monstrueux abandon de l'innocente victime sous un auvent du boulevard Gouvion Saint-Cyr.

Nous avons vu son adoption intéressée par Faramont, le fraudeur, l'exploiteur d'enfants.

Firmin Brouquet s'installa à Paris avec Sidonie et Toinet. Il enveloppa les deux enfants d'une robuste affection et, véritable père de famille, il se crut bientôt, environné d'amour filial, le plus heureux des hommes.

On n'eut plus de nouvelles de Marjolaine. Mais jamais on ne l'oublia, la bonne petite chérie.... Une place d'encaisseur à la Banque de France avait été réservée à Firmin, sur la recommandation de son colonel, en raison de ses notes de régiment. L'ex-adjutant était, en effet, cité comme un excellent sujet, sobre, honnête, actif, énergique. Il s'installa rue des Ecuries d'Artois et commença aussitôt son service.

Toinet allait à l'école primaire

du quartier. Sidonie suivait assidûment les cours d'adultes, car Brouquet avait voulu qu'elle étudiât un peu, elle dont l'insurrection avait été si négligée à Palaiseau.

—Je ne veux pas faire de toi une savante, lui disait-il. Les savantes, il n'en faut pas; des travailleuses, par contre, il en faut!.... Mais, tout de même, un peu de science, c'est indispensable dans la vie. Cela sert comme le bâton au pèlerin, comme le sac au trouper.

On se retrouvait à onze heures et à six heures. Sidonie faisait les commissions, et aidait son oncle à préparer la popote. Le dimanche, on se payait d'un petit tour à la campagne. C'était le seul écart permis. On l'appréciait d'autant mieux.

L'existence s'écoulait donc ainsi à trois, très paisible et pleine de satisfaction. Père de famille sur le tard, Firmin Brouquet — le père Brouquet, désormais dans le quartier — prenait à cœur son devoir familial.

Il remplissait pieusement la promesse faite à la morte. Il réparait généralement le passé! L'affection qu'il ressentait pour Sidonie était issue d'un élan intime. Il l'adorait, cette enfant qui croyait être sa nièce, et, au plus profond de son âme, il cachait son secret.

Ce secret, elle ne pouvait, elle,